

Derek Offord, Vladislav Rjéoutski & Gesine Argent, *The French Language in Russia. A Social, Political, Cultural, and Literary History*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2018, 702 p. – ISBN 978-9-46-298272-7.

« Mon ami, je vous parlerai la langue de l'Europe »
(lettre d'Alexandre Pouchkine à Piotr Tchaadaïev, 1831).

L'objectif de cet ouvrage ambitieux, rédigé en anglais et préparé par Derek Offord, Vladislav Rjéoutski et Gesine Argent, est d'offrir aux lecteurs un panorama de l'histoire de la langue française, utilisée par les élites russes, dans la Russie d'avant la Révolution d'octobre de 1917. Ce sujet, qui avait jusqu'ici suscité relativement peu d'analyses générales, est étudié en détail dans cet ouvrage qui nous propose un large éventail de problématiques, allant de l'impact socio-politique de l'usage du français aux effets du bilinguisme dans la haute société russe.

Le matériau sur lequel les chercheurs s'appuient est également très important : ces derniers ont pu explorer les archives de Moscou (GARF, RGADA) et de Saint-Pétersbourg (IRLI, RGA VMF), de nombreuses bibliothèques dont, notamment, la Bibliothèque Nationale de Moscou (RGB), ainsi que les archives de Tver (GATO), où sont conservés de nombreux documents d'époque, fidèles témoins de l'histoire de la langue française. La correspondance diplomatique a été étudiée grâce, notamment, aux archives de la politique étrangère de l'Empire russe (AVPRI). Il faut également mentionner la participation de seize autres collègues qui ont contribué aux études proposées en analysant l'aspect historique de la francophonie extra-française (en Hollande, en Italie, en Turquie, à titre d'exemple).

Slavica Occitania, Toulouse, 50, 2020, p. 285-288.

L'ouvrage est constitué de neuf chapitres et d'une longue conclusion. Les auteurs adoptent pour commencer une perspective historique sur la francophonie en Russie, en présentant la situation linguistique dans le pays aux XVIII^e et XIX^e siècles. Ils évoquent notamment l'occidentalisation du pays et dressent un portrait de l'intelligentsia russe de l'époque, imprégnée de la culture et de la littérature françaises. Le deuxième chapitre nous fait ensuite découvrir les méthodes de l'enseignement de la langue française en Russie, sa place entre le latin et l'allemand, deux langues importantes pour la formation de la noblesse russe, ainsi que les codes culturels et sociaux de l'emploi du français.

La langue française, telle qu'elle est employée par la Cour russe sous plusieurs tsars et tsarines, est au cœur de l'étude du troisième chapitre de l'ouvrage : les auteurs y analysent les codes qui se créent notamment grâce à la sociabilité aristocratique et au concept de *blagočestnij kavaler*, prototype russe de l'« honnête homme », devant naturellement maîtriser plusieurs langues, dont le français. Cette situation linguistique peut être comparée avec celle de la Renaissance italienne où il était fortement conseillé de maîtriser, tout particulièrement, les langues française et espagnole. La cour de Catherine II apparaît ici comme un lieu privilégié de ces occasions linguistiques de *parler français* : en effet, la tsarine russe avait l'usage de converser avec son secrétaire en cette langue qui apportait selon elle plus d'exactitude à ses idées et ses formules politiques. Le chapitre quatre prolonge cette perspective en montrant que l'identité sociale linguistique russe est fortement influencée et dominée par le français.

Le chapitre cinq est consacré à la diplomatie russe et à l'emploi du français dans les domaines qui lui sont proches. L'usage du français en fonction de langue de diplomatie n'est pas un trait caractéristique de la seule Russie, mais un phénomène plus large, qui s'inscrit dans le contexte européen. La position du français en tant que langue-connecteur diplomatique européenne a été maintenue pratiquement jusqu'au Traité de Versailles de 1919. En revanche, il est à noter que le mot *diplomat* est entré dans la langue russe sous le règne de Catherine II. Les chercheurs dressent ainsi un répertoire de mots d'origine française, transposés à la langue russe, dont *kreditif* (lettres de créances), *negociacija* (négociation) ou encore, *šaržè dežafèr* (chargé des affaires). Si les uns ont disparu, les autres font partie du vocabulaire russe devenu ordinaire, comme *komissija* (commission), ou encore *nota* (note).

Le chapitre six est consacré à la correspondance, aux récits de voyage et à d'autres écrits à caractère intime qui renseignent sur le niveau de la maîtrise du français par les correspondants russo-phones : on y découvre beaucoup de choses étonnantes, par exemple sur le « français cliché », sorte de malheureux mélange des deux langues. Mais l'analyse s'enrichit d'une perspective pragmatique, puisque les auteurs examinent les rapports texte-cible où le choix du russe ou du français relève de la nécessité d'atteindre tel ou tel type de public. On retrouve cette perspective dans une certaine mesure aux chapitres sept et huit, consacrés à la « propagande culturelle » où le français joue un rôle non négligeable. Le français est employé, notamment, par les opposants politiques qui s'adressaient à leurs confrères en Europe et à l'élite pro-européenne. On découvre ainsi les différentes étapes de cette propagande, non seulement politique mais également culturelle, articulée à la langue de Voltaire.

Le chapitre neuf est dédié aux problèmes du bilinguisme dans la littérature russe classique : on y trouve, bien entendu, les cas les plus emblématiques appuyés par les textes de grands écrivains russes, Lev Tolstoï, Ivan Tourgueniev ou encore, Fiodor Dostoïevski. Le français constituait pour les écrivains en question un instrument pour affiner la description des personnages. On peut citer à titre d'unique exemple Tourgueniev et son roman *Roudine*, écrit en 1855, où Daria Lassounskaïa a recours au français pour créer une atmosphère fine et recherchée (« Le baron est aussi aimable que savant », en français dans le texte).

Enfin, dans la conclusion, les chercheurs résument le travail effectué et proposent plusieurs pistes de réflexion sur le sujet développé sur plus de 570 pages. Et le lecteur sort pleinement convaincu par la thèse de l'ouvrage : la langue française en Russie a joué durant presque deux siècles un rôle d'une grande importance, celui d'un certain rapprochement, et même d'un rapprochement certain, avec l'Europe. Cette position de *lingua franca* est pourtant à double tranchant : prisée par la Cour, la diplomatie et la noblesse russe, la langue française finit par être apprivoisée, tant bien que mal, par la bourgeoisie russe et perd ainsi sa fonction d'instrument de distinction culturelle. Sa position, toutefois, est extrêmement importante, jusqu'à l'époque soviétique, car un grand nombre de travaux scientifiques, de la médecine à l'architecture, est rédigé en français ou en allemand, les deux langues de la philosophie et de la science du XVIII^e, du XIX^e et, plus modestement, du XX^e siècles. On songe aussi au fait que le français est associé, encore aujourd'hui en Rus-

sie, à la notion de civilité. Mais l'ouvrage permet aussi de découvrir d'autres usages moins connus, comme la fonction secrète de codage qui a été attribuée au français par les francophiles russes. Échanges épistolaires, conversations politiques, tout pouvait basculer en français pour éviter une oreille indiscreète, ce qui explique son utilisation jusque dans les loges maçonniques.

Soulignons que les chercheurs évitent sciemment les clichés linguistiques et les facilités d'interprétation de données : ainsi, ils font du *code-switching* la preuve irréfutable de la maîtrise des deux langues par les locuteurs, les diplomates et les écrivains russes, ou bien ils revisitent l'histoire de la montée en puissance de la langue russe dans son propre pays *via* le travail de l'Académie des Sciences. Il va de soi qu'après la généralisation de l'enseignement en langue russe, après la dispersion de la haute bourgeoisie et la noblesse russes, le français cesse de jouer ce rôle de médiateur évoqué. Néanmoins, il reste une langue étudiée et aimée par les Russes. C'est à cette histoire riche, foisonnante et encore actuelle que nous initie ce travail très complet, monumental, détaillé, extrêmement bien documenté, mais aussi analytique et réfléchi.

Valentina Chepiga
Haute École linguistique, Strasbourg